

Tout contre le corps de la langue

Claire Varin

Number 66, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4850ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Varin, C. (2004). Tout contre le corps de la langue. *Brèves littéraires*, (66), 68–74.

CLAIRE VARIN

Tout contre le corps de la langue *

[...] Comment parler de celle avec qui je vis si étroitement enlacée ? Comment divulguer mes rapports passionnels avec la langue française ?

De nature plutôt exhibitionniste, un écrivain finit toujours par montrer des morceaux de sa peau, la peau de son histoire personnelle. Alors voici donc un peu de ma chair, un peu de ma langue, apprêtée pour ce repas à la Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec.

[...]

Au temps de la jeunesse de mes parents, les religieuses enseignantes exigeaient des élèves une dictée par jour et une composition hebdomadaire. En l'an 2000, qui impose ce type d'effort ? Comment faire saisir aux élèves d'aujourd'hui que la facilité ne s'acquiert, sauf exception, qu'au prix d'efforts soutenus ? Ces élèves que même les fonctionnaires du ministère de l'Éducation qui établissent des programmes, essaient de ne pas effaroucher avec les livres pour enfants d'un auteur friand de mots « compliqués ». Si on leur tait l'existence de ces mots,

* Extraits, légèrement remaniés, d'un mémoire présenté le 9 novembre 2000, à Laval, devant la Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec.

qui les leur révélera ? Comment enrichiront-ils leur langue ? Ça me rappelle cette dame qui s'exclamait à l'oreille d'un écrivain : « J'ai beaucoup aimé votre livre. J'ai compris tous les mots ! » Simplisme, absence de curiosité ou indolence ? Les mots inconnus sont comme des pays à découvrir et explorer. D'où vient donc cette crainte du voyage ? Cette inappétence envers le dictionnaire, le livre de tous les mots ? Ce désir de tout comprendre sans effort ? Cette peur du travail ?

[...]

Quand mes frères et sœurs ou moi-même étions jeunes, on nous posait souvent la question « C'est-tu une Française, ta mère ? », car elle possédait une bonne élocution et du vocabulaire ; récemment encore, la réceptionniste de l'usine de vis et boulons où œuvre mon frère, conjecturait sur les origines européennes de ma mère qui le demandait au téléphone. Une question qui mettait celle-ci hors d'elle, la blessait, la gênait au point où elle ne savait plus « comment parler ». Elle résume assez bien la situation vécue à l'époque du *bon parler français* : « Les gars qui parlaient bien, c'était des fifis et les filles, des futures bonnes sœurs ou des saintes nitouches. » (Aujourd'hui, est-ce qu'un homme qui s'exprime bien est un péteux de broue et une femme, une snob ? Pire peut-être, cet homme et cette femme sont-ils des intellectuels ?) Bonne sœur, sainte nitouche, Française... Coincée entre diverses épithètes, ma mère souffrait dans sa langue, ce qui lui causait des problèmes d'identité dont on imagine bien qu'ils se transmettaient à ses enfants.

Si ma mère ne relevait jamais les fautes de français de ses interlocuteurs, mon père en revanche ne se gênait pas, peu importe le malaise alors suscité chez autrui. Cet ancien secrétaire général des sociétés Saint-Jean-Baptiste dans les années quarante traquait les anglicismes et le jargon. C'est à titre de chef du secrétariat de la SSJB de Montréal qu'en 1948, il reçut un appel de Maurice Duplessis, alors premier ministre du Québec et pourfendeur d'intellectuels, qui savait pousser des *toé pis moé* et qu'on ne pouvait accuser de parler pointu... Le politicien truculent annonçait au secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste, mon père, l'avènement d'un drapeau pour notre province.

Traîner avec soi un bagage parental : à l'image du père, avoir les oreilles écorchées par les anglicismes, les barbarismes et les jargons. Reprendre parfois les amis et plus rarement les inconnus, quand ils commettent ces anglicismes desquels je ne me sens pas à l'abri. Si je ne le fais pas à voix haute, les circonstances ne s'y prêtant pas ou ne voulant pas perturber la communication, je les corrige tout bas. À mon intention. Parce que je sens ma langue fragile. Parce que je vis dans un état d'insécurité linguistique permanent et qu'à force d'entendre des « si j'aurais », je crains de finir par assimiler l'erreur, de me la rendre si familière qu'ensuite elle entre et sorte de chez moi comme si elle était chez elle.

À l'image de la mère, ne plus savoir comment prononcer mes mots. Avoir souvent l'impression de ne pas savoir parler. Alors, écrire. Et ne pas écrire comme on parle. Par écrit, parler vraiment mieux. Écrire pour prendre le temps de dire, de proposer une

parole libérée à la fois de l'affectation du bon parler français et de la mollesse du joual dont la vague de sacralisation des années 1970 n'a pas encore fini de déferler, nuisant à la qualité de la langue parlée et écrite au Québec.

Face à une situation qui m'empêchait de m'exprimer sans honte, avec confiance, et pour m'extraire du rapport conflictuel et politisé entre le français et l'anglais, pour me délivrer de cette dualité, je me suis donné, dans la vingtaine, à une troisième langue : le portugais. Et, devenant lusophone, j'ai trompé ma langue. Non seulement je voulais fuir ce français générateur de trouble, mais, au cours d'un séjour prolongé au Brésil, je refusais d'utiliser ma langue maternelle, même quand l'occasion s'en présentait. La description du contexte de la « trahison » momentanée de ma langue maternelle n'importe pas ici, mais cet exemple me sert de prétexte pour signaler l'importance de l'apprentissage des langues dites étrangères. Une excellente façon d'illuminer sa propre langue consiste à aller voir et entendre ailleurs, se laver les oreilles avec une langue étrangère, se laisser imprégner de son rythme et de son esprit... La romancière américaine Gertrude Stein affirmait que vivre à Paris et ne pas employer pour un temps sa langue dans la vie quotidienne épura son anglais. L'écrivain anglophone Henry Miller estimait qu'*entendre quotidiennement une autre langue aiguise notre propre langue et fait qu'on y perçoit des ombres et des nuances insoupçonnées.*

Si. Yes. Sim. Comme la romancière brésilienne Clarice Lispector le souligne : *L'approche de quoi que ce soit*

se fait graduellement et péniblement, traversant y compris le contraire de ce dont on va s'approcher. Ainsi, pour apprendre à parler ma langue sans honte et avec confiance, je l'ai quittée. Si vous m'aviez forcée à parler français au moment où je naissais en portugais, dans la chaleur de l'incubateur du Brésil, vous auriez entendu un français hautement contaminé par la langue en voie d'acquisition. Bien sûr, le voyage dans la langue étrangère ne s'effectue pas sans risques pour une langue unique, « pure ». Mais, au retour du périple, notre langue s'éclaire comme de l'intérieur et attire à soi. On peut alors développer un véritable amour pour sa langue maternelle, sa chair et son squelette, ses sonorités, ses mots et expressions, sa structure. Notre langue renaît, rafraîchie, assouplie, plus ouverte, plus inventive. Ma première langue d'expression se vivifie, mon inventivité s'accroît par le fait d'apprendre que, si en français, il tombe des cordes ou il pleut à boire debout, en d'autres langues pleuvent bien d'autres choses : en portugais, il pleut des couteaux (*chove canivetes*) tandis qu'en anglais, il pleut des chats et des chiens (*it's raining cats and dogs*).

La situation linguistique complexe des Latins d'Amérique du Nord a faussé notre perception de l'apprentissage d'une langue seconde. Ce n'est pas le fait d'apprendre l'anglais ou de le parler qui lèse *Sa Majesté déchue* la langue française. Plutôt la nonchalance, l'apathie, la tiédeur, qui nous abstiennent de réagir contre l'empiétement d'une langue sur l'autre. Que répondre à l'employé francophone du dépanneur qui, sur ordre de son

patron et en guise d'incitation à la vente de billets de loterie, répète pour l'énième fois : « Un p'tit *Lucky Seven* avec ça ? ».

— Comment on l'appelle en français, ton billet ? Le 7 chanceux ?

— Du moment qu'on se comprend, rétorque l'employé, d'un air offensé.

Désarmante convivialité... Que faire pour redonner à l'employé du dépanneur le goût de l'expression française équivalente ? Le motiver à nager à contre-courant au lieu de suivre le cours de la chatoyante rivière anglo-américaine ? Le forcer à bien articuler ? Dur-dur de bien prononcer dans la froidure ? Quand on a les mâchoires gelées ? Si ça tient en partie au climat, on devrait mieux parler l'été que l'hiver, mais je n'ai pas noté de différence selon les saisons... Si ça tient à l'exemple... Des animateurs d'émissions radiophoniques et télévisées mangent leurs mots et cultivent la bouche molle ; des lecteurs de nouvelles ont perdu l'accent tonique.

Comment revaloriser cette langue farcie d'emprunts à l'anglais même chez les communicateurs que sont les journalistes ? Pourquoi préférer le *front*, le *look*, le *show*, plutôt que la *une*, l'*allure*, le *spectacle* ? Par paresse intellectuelle d'après certains et parce que l'emploi d'expressions anglaises dans la langue parlée, ça fait... *in*... c.-à-d. qu'on est à la mode, dans le vent — pardonnez l'expression elle-même démodée... — et qu'on a alors l'air d'être dans le coup. Que reste-t-il, dans les journaux, de la fonction

de correcteur ? Dieu et nous savons que les journalistes des quotidiens, bousculés par l'actualité, pressés par la presse, manquent de temps pour revoir leurs papiers. Quand les dirigeants des journaux ont dû effectuer des compressions budgétaires, on renvoya pourtant les correcteurs d'épreuves. En d'autres temps, alors que nous n'existions pas, le Verbe valait davantage...

La langue est l'outil, la langue est l'esprit, la langue est l'être, la langue est la culture, la langue peut représenter une grande preuve de notre humanité.